

## VIE DU BIENHEUREUX FÉLIX

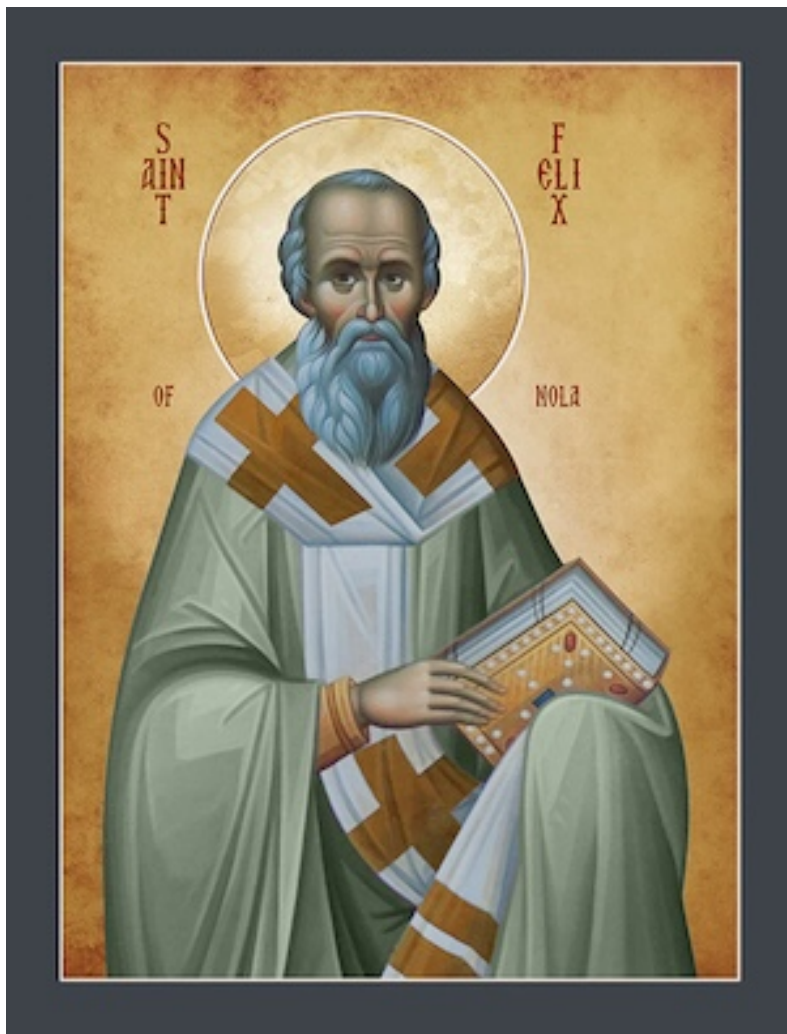
Paulin, évêque de Nola en Campanie, a magnifiquement et minutieusement décrit en vers héroïques la victoire du bienheureux Félix, remportée avec l'aide de Dieu dans cette même ville. Ces vers étant plus adaptés aux connaisseurs qu'au lecteur ordinaire, nous avons jugé bon, pour le plus grand bénéfice de tous, de rendre l'histoire de ce saint compréhensible en termes simples, à l'instar de celui qui a traduit le récit du martyre du bienheureux Cassien, tiré des vers de Prudence, en un langage courant et accessible.

Félix naquit à Nola, en Campanie, d'un père syrien nommé Hermia. Ce dernier, venu d'Orient et installé à Nola comme un natif, devint le père de Félix et, à sa mort, lui laissa un héritage considérable. Félix, cependant, préféra les dons de l'héritage céleste. Félix avait un frère qui portait le même nom que son père, Hermia, avec lequel le saint partageait ses biens terrestres. Son frère différait de Félix par ses coutumes et, de ce fait, devint indigne de la béatitude éternelle. Car Hermia ne recherchait avec zèle que les biens terrestres et

préférait être soldat de César plutôt que du Christ. Félix, au contraire, accomplissant le mystère du nom qu'il avait reçu, se soumit dès son plus jeune âge au service divin. La grâce de ses vertus grandit : il officia d'abord comme lecteur dans l'Église, puis, élevé au rang d'exorciste, il commença à chasser les esprits impurs des corps qu'ils possédaient. Et lorsque Félix se distingua dans ce ministère, rayonnant de vertu – pourquoi tarder ? – il accepta le rang de prêtre, qu'il avait si richement mérité. Et il ne dégrada ni son rang, ni son âme, ni ses travaux, comme le démontra encore davantage la tempête d'épreuves qui suivit. Car à cette époque, la persécution déchaînée par les infidèles secoua violemment l'Église. Pourtant, les portes de la mort ne purent empêcher la Fille de Sion de louer son Créateur.

Et lorsque les maîtres et les instigateurs de l'injustice se préparèrent au premier affrontement de leur folie avec les maîtres de la foi et de la vérité divines, ils conspirèrent secrètement, soit pour mettre à mort les meilleurs évêques et prêtres de l'Église, soit pour intimider les moins influents, soit pour les contraindre à renoncer à la foi. Il advint que les maîtres de l'erreur et de la folie malveillante, arrivés eux aussi à Nola, recherchaient l'évêque de cette ville, Maxime, homme vénéré pour son érudition, sa piété et son âge avancé, afin de le livrer à la torture. Voyant cela et se souvenant du commandement du Seigneur : «Lorsqu'on vous cherchera dans une ville, fuyez dans une autre» (Mt 10,23), Maxime se retira temporairement dans la solitude d'un lieu isolé, laissant le prêtre Félix à la tête de la ville. Maximus aimait Félix comme un fils et souhaitait le voir lui succéder à l'évêché.

Et lorsque ses persécuteurs ne trouvèrent pas l'évêque, ils s'empressèrent de s'emparer de Félix et s'efforcèrent de toutes leurs forces de le faire fléchir, lui, le meilleur après l'évêque de la ville, tel un rempart infranchissable, le séduisant tantôt par des promesses, tantôt par la



menace de torture. Saisi par des adversaires frénétiques, mais s'appuyant fermement sur la consolation intérieure du saint Esprit, Félix fut jeté dans un sombre cachot. Des chaînes de fer lui serraient les mains et le cou, et des fers de cuir lui entravaient les pieds. Des tessons de poterie jonchaient le sol du cachot, et Félix, raide et transpercé par leurs acérations constantes, ne trouvait ni sommeil ni repos dans le froid et le gel de la longue nuit. Pendant ce temps, l'évêque, qui, fuyant ses ennemis, s'était réfugié dans les montagnes, endurait des tourments comparables à ceux qu'il aurait subis enchaînés, empalés sur des tessons de poterie ou brûlés vifs. Son âme était consumée par l'inquiétude pour son troupeau, et son corps par la faim et le froid glacial de l'hiver. L'évêque demeurait au milieu des ronces, sans abri ni nourriture, veillant jour et nuit et priant Dieu avec ferveur. Il n'était pas difficile que de tels malheurs accablants conduisent son corps âgé, déjà épuisé par un long jeûne, au bord de la mort.

Mais la Miséricorde suprême manifesta avec une clarté saisissante la grande sollicitude dont cet homme avait bénéficié. Un ange fut envoyé du ciel, ordonnant au bienheureux confesseur Félix, désormais libéré de ses chaînes, de retrouver, de guérir et de rappeler au plus vite le primat de l'Église.

Nombreux étaient les prisonniers dans cette même prison, mais l'ange n'apparut qu'à Félix, enchaîné pour sa piété. Auréolé d'une lumière éclatante, l'ange illumina la prison. Félix, troublé par la voix de l'ange et la lumière qui émanait de lui, trembla et crut un instant être victime d'un rêve. Mais l'ange lui ordonna de se lever et de le suivre à l'extérieur. Étonné par l'autorité de celui qui lui donnait cet ordre, Félix expliqua qu'il ne pouvait partir, car il était retenu par les chaînes, les barreaux et le zèle des gardes. L'ange reprit la parole et ordonna à Félix de se lever rapidement, car les chaînes ne l'entravaient en rien. Aussitôt ces mots prononcés, les chaînes tombèrent des mains et du cou de Félix, et les fers de ses pieds.

Miraculeusement, la porte de la prison était ouverte uniquement pour lui, fermée aux autres; ils passèrent parmi les gardes qui la surveillaient, ignorant tout de ce qui se passait. L'ange, tel la colonne de feu de Moïse, précédait Félix, illuminant son chemin comme l'éclair tandis qu'il échappait aux griffes de ses ennemis.

Ainsi, le bienheureux confesseur Félix arriva au lieu désert où l'évêque s'était réfugié et le trouva à peine capable de respirer, gémissant de douleur. Félix fut fou de joie de trouver Maxime vivant, mais aussi attristé de le voir à l'article de la mort. Il embrassa son père spirituel et tenta de le réchauffer, glacé comme la glace, par le souffle pur de ses lèvres et la chaleur de son corps. Longtemps, Félix ne parvint pas à réveiller le moindre signe de vie dans l'âme ou le corps de Maxime, malgré tous ses efforts pour l'appeler et l'embrasser. Le saint n'avait ni feu ni nourriture à proximité pour ranimer l'évêque transi de froid et mourant. Finalement, après avoir pris une décision sage, Félix s'agenouilla et pria le Père de notre Seigneur Jésus Christ, implorant humblement son aide. Avec le secours de Dieu, il pourrait accomplir ce que l'ange lui avait ordonné : servir avec amour son père spirituel. Aussitôt obéi, Félix aperçut une grappe de raisin suspendue à un buisson d'épines tout proche. Le saint comprit que c'était un don de Celui qui est le Créateur de la nature et le Faiseur de toutes choses, qui a fait jaillir l'eau du rocher aride et qui, par sa volonté, a changé l'eau en vin.

Ravi de ce don de la Miséricorde divine, Félix apporta les raisins et les porta aux lèvres de l'évêque mourant. Mais ce dernier, serrant les dents, était comme mort, car, privé de toute sensation, de toute pensée et de toute âme, il ne savait comment accepter la nourriture qu'on lui offrait. Finalement, le saint prêtre Félix, d'une douce pression des mains, entrouvrit ses lèvres desséchées et, pressant les raisins dans sa bouche, y versa autant de jus guérisseur qu'il put. À cette gorgée, le père spirituel de Félix ressentit aussitôt une profonde sensation dans son âme et son corps; puis ses yeux s'ouvrirent et sa langue, qui s'était collée à son larynx, put enfin parler.

Lorsque Maximus reprit pleinement conscience, il reconnut Félix, venu le chercher. Maximus l'embrassa avec une affection paternelle et déplora le retard de Félix, lui demandant : «Où étais-tu donc passé, mon fils ? Car le Seigneur m'a promis depuis longtemps que tu viendrais me voir. Tu vois, bien que j'aie cédé un temps, vaincu par la faiblesse de la chair, j'ai conservé la constance d'une âme fidèle et inébranlable. L'aspect même du lieu où je me suis retiré en témoigne. J'aurais pu entrer dans un village ou une ville où j'aurais été protégé des ennemis, si j'avais méprisé la foi et chéri cette vie éphémère. Mais à présent, rejetant tout refuge humain et fuyant vers les régions montagneuses désertes, je me suis remis entièrement à la miséricorde divine, afin que le Seigneur lui-même, selon son bon plaisir, me garde dans cette vie ou me fasse passer dans l'autre. Et l'espérance que j'ai placée en Dieu ne m'a pas trompé, car elle est confirmée par ta venue, qui m'a été annoncée d'avance. Grâce à toi, je suis revenu à la vie, comme je l'ai déjà dit, du bord même de la mort. Mon cher, je m'empresserai d'achever l'œuvre d'amour que j'ai commencée dans la ville d'où je viens. Prends soin de me ramener chez

toi, en me portant sur tes épaules.» À ces mots, Félix s'empressa d'obéir. Il porta son primat sur ses épaules jusqu'à sa demeure, où il ne restait plus qu'une vieille femme. Car le vénérable primat éprouvait une telle aversion pour les affaires de ce monde que, de tous les membres de sa maisonnée et de tous ses biens, il ne lui restait plus qu'une vieille servante. Frappant bruyamment à la porte, Félix la réveilla. La servante se leva de son lit, ouvrit la porte, et il la lui confia en lui recommandant l'évêque. Puis, en récompense de son dévouement, Maxime remercia Félix et, posant la main droite sur sa tête, lui donna une bénédiction paternelle.

Quelques jours plus tard, Félix se retira lui-même dans sa maison et attendit que les troubles cessent. Lorsque cela se produisit, il quitta son refuge et, tout joyeux, retourna auprès des citoyens, qui se réjouissaient de son arrivée. Il consola et fortifia par ses paroles les âmes bouleversées par la violence de la tempête précédente. Non seulement par ses paroles, mais aussi par son exemple, Félix leur enseigna à mépriser le bonheur comme le malheur de ce monde, à ne rechercher que la joie de la patrie éternelle et à ne craindre que la colère du Juge céleste. Aussi, lorsque la persécution reprit, ils se mirent de nouveau à la recherche de Félix. Ses ennemis vinrent chez lui, avides de s'emparer de lui et de le mettre à mort. À ce moment précis, il se trouvait, absent de sa maison par hasard, avec des amis au centre de la ville, prêchant la parole de foi à la foule, comme à son habitude.

Apprenant que Félix était là, ses adversaires accoururent aussitôt, l'épée à la main, mais lorsqu'ils l'approchèrent, ils furent incapables de le reconnaître, car soit son apparence avait changé, soit leur esprit avait été obscurci par une intervention divine. Quand ils commencèrent à lui demander où était Félix, l'homme prudent Inspiré par une force supérieure, il comprit que ses poursuivants ne le reconnaissaient pas et leur dit avec un sourire : «Je ne connais pas le Félix que vous cherchez.» Félix ne les trompait nullement, car personne ne le reconnut au premier coup d'œil.

Ses poursuivants l'abandonnèrent aussitôt et prirent une autre direction, demandant à ceux qu'ils croisaient où il se trouvait. L'un d'eux, ignorant tout de la situation, fut persuadé qu'ils étaient devenus fous. Il se mit à dénoncer la folie de ceux qui ne reconnaissaient pas leur interlocuteur en sa présence et leur montra le Félix qui leur avait échappé. Pris d'une folie encore plus grande, ils se lancèrent à la poursuite du bienheureux.

À leur approche, la population de la ville, prise de panique, s'enfuit. Terrifiée par l'arrivée de ses ennemis, la foule éclata en cris. Averti, Félix se réfugia dans un endroit plus caché, dépourvu de fortifications solides et entouré des vestiges d'un mur en ruine. Dès que ce refuge accueillit l'homme de Dieu, il le protégea par l'œuvre miraculeuse de la main divine. Soudain, les pierres brisées formèrent un monticule, bloquant l'accès à ce lieu; et même une araignée, sur l'ordre de Dieu, que toute la création sert, y tissa aussitôt sa toile.

Lorsque les poursuivants atteignirent cet endroit, ils furent stupéfaits et, avançant lentement, se dirent entre eux : «N'est-il pas insensé d'entrer ici à la recherche d'un homme, alors qu'il est clair que personne n'y est entré auparavant ? Car les fils de la toile n'auraient certainement pas résisté si quelqu'un était passé avant nous. Après tout, même les petites mouches les déchirent généralement en se déplaçant.» Celui qui nous avait dit que Félix s'était réfugié ici eut donc recours à une ruse pour nous empêcher de le trouver. «Allons-nous-en et cessons de chercher refuge ici, car l'apparence même du lieu montre qu'il est désert.» Ainsi, lorsque les efforts des poursuivants se révélèrent vains, ils se retirèrent rapidement en criant. Tout comme chez Félix, ils étaient furieux contre celui qui les avait attirés par ses ruses dans un lieu si désert : là se manifestait la sagesse de notre Créateur et Protecteur miséricordieux. En effet, il arrive que les hauts et solides remparts d'une ville trahissent la cachette de ses habitants à l'ennemi plutôt que de les sauver durant un siège; et le Christ a dissimulé son humble serviteur par une toile tremblante à ses ennemis poursuivants, afin qu'ils ne puissent le trouver et le faire prisonnier. Il est vrai ce que dit à ce sujet le vénérable Père Paulin : *Quand le Christ se tient devant nous, la toile devient un mur; si le Christ s'en va, le mur devient une toile.*



Le soir approchait déjà, les ennemis s'étaient retirés, et après leur départ, Félix partit sans encombre vers un autre refuge, se réjouissant de l'intercession divine et chantant. Il se disait : «Même si je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi» (Ps 23,4). La journée s'achevant, Félix se retira dans un lieu secret, sous le toit d'une maison. Il s'y cacha sans en sortir pendant six mois, privé de toute compagnie humaine, mais trouvant sa joie dans la grâce de la présence divine, selon les mots du psalmiste, «à se cacher le visage des hommes». La grâce de Dieu, d'une manière miraculeuse et inimaginable pour l'homme, le soutint si longtemps. Car dans la maison voisine vivait une femme pieuse. Sans le savoir, son service fut sagement utilisé par le Seigneur, source et origine de toute sagesse. La femme fit cuire du pain et prépara d'autres plats pour la maisonnée et, dans son trouble, elle les apporta à l'endroit où se cachait le confesseur Félix. Elle laissa tout cela pour lui, croyant déposer les plats préparés chez elle, puisqu'elle pouvait elle ne reconnaissait ni y être entrée ni l'avoir quittée. Et elle parlait toujours, se souvenant, puis oubliant aussitôt, la nourriture qu'elle avait laissée derrière elle.

Ainsi, comme je l'ai déjà dit, le bienheureux Félix fut contraint de demeurer six mois dans cette cachette obscure sous le toit. Privé de toute compagnie humaine, il ne fut jamais abandonné par la prompt visite des Puissances supérieures; et, avec de maigres provisions, il mena une vie heureuse. On raconte que, durant cette période, il reçut à plusieurs reprises la grâce de la conversation divine. Près des maisons où vivait Félix se trouvait un vieux réservoir d'eau, où il puisait d'abord un peu d'eau. Ce réservoir s'était asséché sous la chaleur intense de l'été, mais le bienheureux confesseur eut suffisamment d'eau tant qu'il y séjourna. En effet, le Créateur, soucieux de notre bien-être futur, ayant jadis rempli une simple outre de pluie céleste par un temps parfaitement clair, accorda à son confesseur la grâce de la rosée mystique, qui désaltéra les assoiffés, selon leurs besoins. Le moment venu, une révélation divine incita Félix à sortir de sa cachette, face à la tempête de la persécution. était passé.

Lorsque Félix apparut inopinément dans les rues de la ville, tous l'accueillirent avec une immense joie, comme s'il venait du paradis. Dès lors, il entreprit de fortifier la foi du peuple, qui avait été fortement ébranlée et la férocité de la persécution.

Entre-temps, le primat Maxime, aimé de Dieu, s'était éteint à un âge très avancé. Félix, qui s'était révélé un confesseur infatigable et un enseignant à la voix douce, fut aussitôt élu à l'épiscopat. Après tout, tout ce qu'il avait enseigné, il l'avait lui-même pratiqué.

Félix, cependant, qui avait atteint les sommets de l'humilité, déclara modestement qu'il ne devait pas accepter cette charge. Il proposa son confrère prêtre, Quintus, affirmant qu'il pouvait accepter cet honneur, étant bien plus digne que lui, puisque Quintus avait été ordonné prêtre sept jours auparavant. Comme Félix insistait, sa requête fut acceptée. Ayant accepté la charge épiscopale, Quintus géra tout de telle sorte que, se soumettant humblement au bienheureux confesseur, il lui demanda de prêcher au peuple à sa place. Quintus assurait lui-même le service public, tandis que Félix supervisait l'éducation. Réputé pour sa constance dans la confession, sa foi et sa vertu d'humilité, Félix s'est aussi révélé un fervent défenseur de la pauvreté volontaire. En effet, il possédait de nombreux domaines, maisons et trésors hérités de ses parents, mais, déclaré hors-la-loi durant les persécutions, il renonça à tout. Certes, lorsque la paix fut rétablie dans les Églises, il aurait pu recouvrer ses biens légitimes, mais il n'en désirait plus. Lorsque des amis lui conseillèrent de rassembler ce qui lui revenait et de le distribuer aux pauvres, espérant ainsi une grande récompense, Félix refusa, réfutant leurs admonitions avec audace : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile » (I Cor 6,12). «Ne puis-je recouvrer les biens perdus à cause de ma confession de foi ? Non, il serait mal de ma part d'exiger un quelconque profit des richesses terrestres que j'ai dédaignées pour contempler les bénédictions célestes, comme si elles me suffisaient moins que les biens de la terre.» Moi, pauvre en esprit, je suivrai Jésus afin de recevoir de lui les abondantes grâces du royaume des cieux. Il ne fait aucun doute que celui qui m'a délivré des chaînes et des ténèbres d'une terrible prison, et qui m'a secrètement abrité depuis des temps immémoriaux, pourvoira aussi à mes besoins jusqu'à la fin de mes jours, puisque je lui ai confié ma santé.

Fidèle à cette pensée, le bienheureux confesseur, de son vivant, ne possédait que trois acres d'un grand champ et un petit jardin, qu'il s'était appropriés sur l'ensemble de ses biens. Félix cultivait le champ et le jardin de ses propres mains, sans l'aide d'aucun esclave; il partageait toujours avec joie la récolte de ses champs et les fruits mûrs de son jardin avec les pauvres. Ce bienheureux homme appliquait la même frugalité à ses vêtements, se contentant de vêtements très simples, parfois à peine suffisants pour lui-même. S'il lui restait quelque chose, Félix le distribuait aux pauvres, et s'il trouvait par hasard un vêtement semblable au sien, il s'empressait d'en couvrir le plus beau pour réchauffer l'homme nu. Vivant dans une telle piété, cet homme,

béni de nom et de dignité, mourut comblé de bonnes actions et de jours heureux. Marchant sur les traces de ses pères, il fut accueilli dans la splendeur de la gloire éternelle, comme en témoignent les signes manifestés dans l'église où il repose.

À Nola vivait un homme pauvre, ignorant des affaires de ce monde, mais ferme dans sa foi. Il subsistait dans sa maigre pauvreté grâce à deux bœufs; il les faisait travailler lui-même ou les louait à ses voisins moyennant un prix convenu. Ce pauvre homme prenait grand soin de ses bœufs et les gardait avec le plus grand soin, mais une nuit, ils furent volés. Au matin, certain du vol et ayant renoncé à les chercher lui-même, il se rendit à grands pas à l'église Saint-Félix. Arrivé sur place, l'homme se prosterna devant les portes de la maison sainte et, le visage enfoui dans le sol, supplia en larmes saint Félix de lui rendre ses bœufs perdus, déclarant à plusieurs reprises qu'il ne partirait jamais sans les avoir récupérés. Il fit ainsi toute la journée, avec des paroles simples mais une âme fidèle. À la tombée du jour, une foule en délire le chassa des édifices sacrés. L'homme rentra chez lui et passa une nuit blanche à pleurer sans cesse. Il est vrai que celui qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et à celui qui frappe, on ouvrira (cf. Luc 10,11). Et, comme le dit le psalmiste, le Seigneur exauce promptement les prières des pauvres (cf. Psaumes 69, 101, 142 – les prières des malheureux au Seigneur). À minuit, alors que tous les autres dormaient et que leurs affaires étaient réglées, il était le seul à veiller, car son chagrin et sa pauvreté l'empêchaient de dormir. Soudain, comme par miracle, les bœufs qu'il cherchait arrivèrent à sa porte. Sauvés des mains des brigands, ils rentrèrent chez eux, errant dans l'obscurité de la nuit. Les bœufs annoncèrent leur arrivée en poussant de leurs cornes contre la porte de la hutte où vivait leur maître. Mais le pauvre homme, tremblant de tous ses membres, crut que ce n'étaient pas ses bœufs, mais des voleurs revenus le tourmenter. Longtemps, il hésita à ouvrir la porte; tandis que les bœufs, comme s'ils avaient compris la raison de son geste, s'approchèrent.

En raison du retard du propriétaire, ils n'avaient pas clairement indiqué qu'ils frappaient au portail de la maison en mugissant.

Ayant récupéré ses bœufs, le pauvre homme n'agit pas comme un naïf, mais avec sagesse et foi. Le lendemain matin, il s'empressa de remercier comme il se doit le saint qui lui avait rendu ses biens. Il emmena les bœufs avec lui et se rendit à l'église Saint-Félix, révélant joyeusement à tous les bienfaits qu'il avait reçus du saint confesseur, et montrant les bœufs à tous ceux qu'il croisait en chemin et à son arrivée à l'église. Et comme il avait beaucoup pleuré, tant de la perte de ses bœufs que de joie de les avoir retrouvés, sa vue s'en trouva fortement altérée. Implorant réparation auprès du bienheureux Félix pour cette perte, le pauvre homme recouvra la vue. Et il retourna chez lui, comblé par la grâce renouvelée du don céleste. Lorsqu'une église exigüe fut construite en l'honneur du bienheureux confesseur, deux bâtiments de la ville se dressaient à proximité, mal situés et d'une laideur comparable. Leur insignifiance altérait considérablement la beauté de l'église.

Le vénérable et bien-aimé primat Paulin souhaitait que ces bâtiments soient démolis et que les emplacements sur lesquels ils se dressaient soient déblayés. Il exhorta les propriétaires de ces maisons chétives à honorer le bienheureux Félix en les rasant afin d'embellir le site de l'église. Mais, méprisant ses supplications par leur obstination grossière, ils déclarèrent préférer mourir plutôt que de céder leurs biens. Et lorsque l'évêque se lassa de vaincre ces hommes grossiers et obstinés dans la dispute, la main de Dieu intervint. Car cette nuit-là, alors que tout le monde dormait, un incendie se déclara soudainement dans l'une des pièces de ces maisons et commença peu à peu à se propager aux bâtiments voisins, de sorte que l'incendie, s'étendant toujours plus, menaçait d'engloutir toutes les habitations, proches et lointaines. Alors, les habitants, chassés de leurs lits par un vacarme assourdissant et le mur de flammes, accoururent pour éteindre l'incendie, s'ils le pouvaient, en l'arrosant d'eau. Certains emportèrent tout ce qu'ils purent de leurs maisons, sauvant leurs biens des flammes. Face à leur impuissance, les habitants se mirent à implorer l'aide divine, car le secours humain tardait à venir. Conduits par l'évêque, ils se réfugièrent à l'église Saint-Félix, s'agenouillèrent et implorèrent la protection suprême. De là, ils se rendirent à l'église des Saints-Apôtres, voisine de l'église Saint-Félix, et là, par l'intercession des apôtres, ils demandèrent la grâce du ciel. Après avoir prié, l'évêque retourna chez lui et, prenant un petit éclat du bois de la sainte Croix, le jeta dans le brasier. Ces immenses langues de flammes, que les mains de tant d'hommes, même aspergées d'eau, ne pouvaient éteindre, furent aussitôt maîtrisées par l'ajout du bois. La puissance de la sainte Croix était si grande que la substance abandonna ses propriétés intrinsèques, et le feu, qui tend à consumer tout ce qui est en bois, s'éteignit comme consumé par le bois de la Passion du Seigneur lui-même.

Lorsque la tempête se fut apaisée et que le jour se leva, les habitants vinrent constater les ravages de la nuit, persuadés d'avoir subi des dégâts considérables lors d'un tel incendie. Mais ils découvrirent que le feu n'avait absolument rien consumé, si ce n'est ce qui était destiné à brûler. Et en effet, ils virent que des deux maisons mentionnées précédemment, celles qu'ils avaient eux-mêmes projetées d'incendier ou de démolir, l'une avait été réduite en cendres.

À cet instant, le simple d'esprit qui, par une obstination insensée, avait défendu ses maisons, s'opposant à l'embellissement des édifices religieux, comprit qu'il avait perdu, sans aucune compensation et sans son consentement, tout ce qu'il avait refusé de céder en signe de gratitude envers les saints. Il se mit aussitôt à détruire de ses propres mains le bâtiment qui avait survécu aux flammes. Bientôt, toute la zone autour de l'église du bienheureux confesseur rayonna d'une beauté et d'une splendeur dignes d'un saint. Une fois les décombres et les immondices déblayés, le bienheureux évêque Paulin s'attela à la construction de l'église qu'il avait commencée. En trois ans, il en fit bâtir l'édifice et l'acheva, l'ornant d'images sacrées et de toutes les décorations appropriées. Dans cette église, la vie et les souffrances du bienheureux Félix, digne de mémoire éternelle, sont solennellement commémorées. Après avoir triomphé dans le glorieux combat, il reçut, le quatorzième jour du mois de janvier, la couronne de vie, comme le Seigneur l'avait promis à ceux qui l'aiment.